

CHAPITRE IX

CINNA ET SYLLA

Fermentation
en Italie.

87 av. J.-C.

Nous avons exposé plus haut dans quelle situation tendue et équivoque Sylla avait laissé l'Italie, quand au commencement de 667, il partit pour la Grèce : l'insurrection, seulement à demi étouffée ; la principale armée, sous le commandement plus qu'à demi usurpé d'un général politiquement douteux ; la capitale livrée à la confusion d'intrigues actives et multiples ; ce n'était partout que dangers. La victoire remportée, l'épée à la main, par l'oligarchie, malgré sa modération ou à cause de sa modération même, avait fait de nombreux mécontents. Les capitalistes, saignant encore des blessures de la plus terrible crise financière que Rome eût jamais vue, murmuraient contre le pouvoir, à cause de la loi sur l'intérêt qu'il avait promulguée, à cause des guerres d'Italie et d'Asie qu'il n'avait point empêchées. Les insurgés, j'entends ceux qui avaient déposé les armes, ne déploraient pas seulement la ruine de leurs espérances d'égalité civile avec les citoyens de la ville souveraine, ils regrettaient

CINNA ET SYLLA

307

encore leurs anciens traités particuliers et subissaient en frémissant l'arbitraire hors la loi de leur condition de sujets. Les cités d'entre les Alpes et le Pô n'étaient pas davantage satisfaites des demi-concessions obtenues ; et quant aux nouveaux citoyens et aux affranchis, l'annulation des lois sulpiciennes les rendait furieux. La populace de Rome souffrait de la gêne commune et se révoltait contre un régime du sabre qui n'avait pas admis le régime des assommeurs au nombre des institutions. Dans la ville, les partisans des citoyens bannis après la révolution sulpicienne, très-nombreux encore grâce à la modération peu commune de Sylla, se donnaient mille peines pour leur obtenir la faculté du retour ; et quelques femmes, riches et de marque, n'épargnaient dans ce but ni leurs soins ni leur or. Sans doute, dans tous ces discords, il n'y avait rien qui rendit imminente une nouvelle et violente commotion : l'agitation était en grande partie sans but immédiat, et transitoire. Mais le malaise général y trouvait son aliment ; il en était sorti, plus ou moins, l'assassinat de Rufus, plusieurs tentatives également criminelles contre Sylla, et surtout les élections, partiellement d'opposition, des consuls et des tribuns de l'an 667. Le nom de l'homme que les mécontents avaient porté à la tête de l'État, *Lucius Cornelius Cinna*, n'avait été que peu ou point prononcé jusqu'alors, si ce n'est qu'il s'était comporté en bon officier durant la guerre sociale. Sur sa personne, sur ses projets au début, nous en savons moins que sur tout autre chef de parti dans la révolution romaine. Et la cause en est, il me semble, dans ceci que Cinna, homme tout ordinaire et guidé par le plus vil égoïsme, n'avait point eu d'abord de desseins politiques à lui et sur une large échelle. On disait, le jour où il se mit en avant, qu'il s'était vendu pour une forte somme d'or aux nouveaux citoyens et à la coterie de Marius. L'accusation a toute apparence de vérité ; mais serait-elle fausse qu'elle n'est pas moins caractéristique : un tel soupçon n'eût jamais

87 av. J.-C.

Cinna.

été attaché aux noms de Saturninus et de Sulpicius. Le mouvement en tête duquel il se mit, dans ses motifs et dans son but, n'a que la plus vide et la plus triste apparence. Il ne vient point d'un grand parti. Il sort d'une bande de mécontents, sans visées politiques, sans une arrière-pensée qui vaille qu'on la nomme, et dont l'entreprise principale était le rappel des bannis par les voies légales ou autrement. Cinna ne serait entré dans la conspiration qu'après ses complices et seulement parce que les pouvoirs des tribuns étant aujourd'hui diminués, il fallait à l'intrigue un consul qui servit de porte-voix aux motions du parti. Or, parmi les candidats consulaires de 667, nul n'était un instrument plus docile que Cinna : il fut donc promu. Mais, dans la seconde ligne des meneurs, on rencontrait des hommes plus solides : le tribun du peuple *Gnæus Papirius Carbon*, qui s'était fait un nom par son éloquence triviale et fougueuse, et avant tout *Quintus Sertorius*, l'un des plus habiles officiers de l'armée, personnage remarquable sous tous les rapports, depuis qu'il avait brigué le tribunat, devenu l'ennemi personnel du général de l'armée d'Asie, et que la haine avait poussé dans les rangs des mécontents, évidemment contre tous les instincts de sa nature. Le proconsul Strabon, quoique en mauvaise intelligence avec le pouvoir, était d'ailleurs bien loin de se commettre avec la faction.

Explosion
de la révolution.

Tant que Sylla resta en Italie, les conjurés se tinrent cois, et par de bonnes raisons. Mais dès que, cédant, non aux exhortations du consul Cinna, mais à la nécessité des choses qui l'appelaient en Orient, le proconsul tant redouté eut mis le pied sur son navire, celui-ci, appuyé par la majorité du collège des tribuns, s'empressa de proposer les lois qui n'étaient que la réaction convenue contre la restauration syllanienne de 666 : on y créait l'égalité civile au profit des nouveaux citoyens et des affranchis, comme Sulpicius en avait fait la motion : on provoquait la *restitution* entière des bannis appartenant à la révolution

87 av. J.-C.

Carbon.

Sertorius.

88.

sulpicienne. Les nouveaux citoyens affluèrent dans Rome pour s'y réunir aux affranchis, en imposer à leurs adversaires, et au besoin leur faire violence. Mais le parti du gouvernement était décidé à ne point faiblir : il opposa consul à consul, *Gnæus Octavius* à *Lucius Cinna*, et tribun à tribun. Des deux côtés, au jour du vote, on se montra en armes, pour la plupart, sur la place des comices. Les tribuns fidèles au Sénat prononcèrent l'intercession, et quand on voulut les assaillir, l'épée à la main, jusque sur la tribune aux harangues, *Octavius* répondit aux voies de fait par les voies de fait. Ses bandes serrées d'hommes armés balayèrent la *voie sacrée* et le *Forum* ; puis, furieuses et sans écouter les ordres plus doux de leur chef, elles taillèrent en pièces les masses rassemblées devant elles. Le *Forum*, en ce « *jour d'Octavius* », fut abreuvé de plus de sang qu'il n'en avait jamais vu ou qu'il n'en vit jamais verser : on y compta jusqu'à dix mille cadavres laissés sur la place ! *Cinna* appela à lui les esclaves, leur promettant la liberté après le combat ; mais sa voix demeura sans puissance, comme l'avait été un an avant la voix de *Marius* : il ne resta plus aux meneurs qu'à fuir. La constitution ne donnait aucun moyen d'action contre les chefs de la conspiration, tant que courait leur année de charge. Mais un oracle, plus loyaliste que pieux, avait prédit le retour de la paix, si le consul *Cinna* et les six tribuns du peuple, ses partisans, étaient envoyés en exil. Aussi, sans rien demander à la loi, et simplement en conformité de l'heureuse parole saisie au passage par les gardes des oracles, le Sénat s'empressa-t-il de destituer le consul, de faire élire *Lucius Cornelius Merula* à sa place, et de le mettre au ban des révolutionnaires fugitifs. La crise semblait devoir s'arrêter là et ne faire que grossir de quelques recrues le groupe des dissidents réunis en Numidie.

Assurément, le mouvement n'aurait pas eu d'autres suites, si le Sénat, toujours mol et paresseux, n'avait pas

Victoire
du
gouvernement.

Les Cinnaniens
en Italie.

négligé de contraindre les fugitifs à sortir immédiatement d'Italie, et s'il ne leur avait pas laissé la possibilité de renouveler en quelque sorte l'insurrection italique, en se portant les champions et les émancipateurs des nouveaux citoyens. Sans rencontrer qui les empêchât, ils se montrèrent à Tibur, à Præneste, dans toutes les villes du Latium et de la Campanie récemment admises à la cité, demandant, obtenant partout et de l'argent et des hommes au profit de la cause commune. C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans le camp de l'armée de siège devant Nola. Les armées, dans ces temps, appartenaient par leurs instincts à la démocratie et à la révolution, quand leur général n'avait point assez d'autorité sur elles pour les enchaîner à sa personne. Les harangues des magistrats fugitifs, dont plusieurs, tels que Cinna et Sertorius, se recommandaient au soldat par les bons souvenirs des dernières campagnes, produisirent sur lui une impression profonde : la destitution inconstitutionnelle du consul ami de la foule, l'usurpation du Sénat sur les droits du peuple souverain, mécontentaient le simple milicien, et quant aux officiers, l'or du consul, ou mieux des nouveaux citoyens, leur montra clairement la brèche faite à la loi. Là-dessus, l'armée de Campanie reconnaît Cinna comme consul et lui jure, homme par homme, fidélité ; elle devient le noyau régulier des bandes envoyées par les nouveaux citoyens et les cités alliées. Bientôt ces bandes, considérables par le nombre, quoique pour la plupart formées de novices, marchent de la Campanie sur la capitale. D'autres essaims arrivent par le nord. Conviés par Cinna, les bannis de l'année précédente étaient débarqués sur la côte d'Étrurie à Télamon. Ils ne comptaient guère que cinq cents hommes armés, presque tous esclaves des réfugiés, ou cavaliers numides enrôlés en Afrique ; mais Marius qui, dans cette même année, avait voulu déjà faire cause commune avec la vile populace de Rome, Marius cette fois encore, fait briser les portes des *ergastula*, où les

Marius
débarque.

grands propriétaires tenaient la nuit enfermés leurs esclaves de labour : il offre à ceux-ci la liberté et des armes, et ses offres ne sont pas dédaignées. Ce contingent servile, celui des nouveaux citoyens, les fugitifs accourant à lui de toutes parts, grossissent rapidement sa troupe : déjà il a réuni six cents hommes sous ses aigles, et il arme quarante navires qui se placent aux bouches du Tibre, et donnent la chasse à tous les transports chargés de blé pour la capitale. Il se met, lui et les siens, à la disposition du « consul Cinna. » Les chefs de l'armée de Campanie hésitaient ; les plus prudents, Sertorius entre autres, donnaient l'avis de ne point se lier trop étroitement avec un homme que son nom seul porterait infailliblement à la tête du mouvement, avec un homme d'une incapacité politique notoire, et que la soif de la vengeance rendait fou. Cinna ne voulut rien écouter ; il nomma Marius commandant en chef en Étrurie et sur mer, avec puissance proconsulaire.

Ainsi la tempête s'amoncelait sur Rome : il devenait urgent d'y rappeler de suite, pour la couvrir, les troupes du gouvernement¹. Mais les forces de Metellus étaient arrêtées par les Italiques dans le Samnium et devant Nola : Strabon seul eût pu accourir au secours de Rome. Il parut et planta son camp près de la porte Colline. A la tête de son armée nombreuse et aguerrie, il lui eût été facile d'anéantir aussitôt et d'un seul coup les bandes faibles encore des insurgés : mais tel n'était point son plan, à ce qu'il parut. Il laissa la situation s'aggraver jusqu'au jour où Rome se trouva comme investie. Cinna avec son corps et celui de Carbon campa sur la rive droite du Tibre en face du Janicule, et Sertorius alla sur la rive gauche

Attitude
équivoque
de Strabon.

Les Cinnaniens
devant Rome.

¹ Tous les détails qui suivent reposent en bonne partie sur le récit nouvellement découvert de Licinianus, qui nous fait connaître un grand nombre de faits jusqu'ici ignorés, et qui surtout nous en donne la suite et l'enchaînement d'une façon plus précise. [V. à la fin de ce volume les fragments de cet auteur.]

se poster en face de Pompée, tout proche de la muraille de Servius. Marius avec sa troupe successivement grossie et portée à trois légions, et ses nombreux vaisseaux de guerre, occupa l'une après l'autre les places maritimes, prit ensuite Ostie par trahison, et, triste présage de la *terreur* prochaine, la livra à ses bandes féroces qui y tuèrent et pillèrent à volonté. L'interruption du commerce était déjà un grand danger pour Rome : par l'ordre du Sénat, les murs et les portes sont mis en état de défense, et la levée citoyenne est appelée sur le Janicule. Strabon par son inaction éveillait chez tous, grands et petits, l'étonnement et l'effroi. Pourtant, si on le soupçonna de s'entendre avec Cinna, le soupçon ne sembla pas fondé : il livra un sérieux combat à la division de Sertorius : un autre jour, grâce à des intelligences nouées avec un officier de la garnison, Marius ayant pu pénétrer sur le Janicule, il vint au secours d'Octavius et réussit à en chasser les insurgés en leur tuant beaucoup de monde. Il ne voulait donc pas se joindre aux chefs insurrectionnaires, encore moins se mettre à leur suite. Il semble que son intention ait été plutôt, profitant de la détresse du moment, de vendre son appui au gouvernement et au peuple romain, de se faire désigner consul pour l'année suivante, et de se rendre ainsi maître du pouvoir. Mais le Sénat n'entendait point, pour échapper à la tentative d'un usurpateur, se jeter dans les bras d'un autre : il tourna ses yeux ailleurs.

Un sénatus-consulte exprès conféra la cité à toutes les cités italiennes, compromises autrefois dans la révolte et la guerre sociale, et que leur forfaiture avait fait exclure de l'ancienne alliance¹. Désormais il était officiellement constaté que Rome, dans sa longue lutte avec l'Italie,

¹ (P. 234.) — Le sénatus-consulte ne fut point confirmé par les comices; Cicéron nous l'apprend (*Philipp.*, 12, 11, 27). Le Sénat paraît n'avoir fait que proroger le délai de la loi *Plautia-Papiria* (p. 223), ce à quoi l'usage traditionnel l'autorisait (II, p. 98). En somme, c'était conférer d'un coup la cité à tous les Italiens.

Les partis
négocient avec
les Italiens.

avait joué son existence, non sur un grand et sérieux enjeu, mais par pure vanité : on la voyait au premier embarras survenant, et pour se procurer quelques milliers de soldats de plus, jeter à l'eau tout le gain acheté si cher durant la guerre sociale. Les cités à qui le don était fait envoyèrent d'ailleurs leurs troupes ; mais au lieu des nombreuses légions promises, le contingent fourni atteignit à peine dix mille hommes. Il importait bien davantage d'entrer en arrangement avec les Samnites et les Nolans, ce qui eût permis d'appliquer à la défense de Rome le corps de Metellus, général sur qui le Sénat pouvait absolument compter. Mais les Samnites mirent en avant des exigences rappelant le souvenir des fourches caudines : ils voulaient la restitution du butin fait sur eux, des captifs et des transfuges, l'abandon du butin par eux fait sur les Romains, et la collation du droit de cité tant à eux-mêmes qu'aux Romains passés dans leurs rangs. Malgré la misère des temps, le Sénat repoussa ces conditions d'une paix déshonorante : il ordonna à Metellus de laisser sur les lieux une petite division, et de marcher au plus vite sur Rome avec tout ce qu'il pourrait prendre de soldats dans l'Italie du sud. Il obéit : mais voici ce qui arriva. Les Samnites n'ayant plus devant eux que le légat de Metellus, *Plautius*, avec une mince armée, l'attaquèrent et le battirent : les Nolans firent une sortie et brûlèrent la ville voisine d'*Abella*, alliée de Rome ; puis bientôt Cinna et Marius ayant accordé aux Samnites tout ce qu'ils demandaient (l'honneur du nom romain en était tombé là!), ceux-ci envoyèrent leur contingent grossir les rangs des révoltés. Autre échec sensible : après un combat malheureux pour les troupes du gouvernement, Ariminum est occupé par leurs adversaires, et toute communication fermée entre Rome et la vallée du Pô, d'où lui arrivaient des hommes et des munitions. La disette, la faim entrèrent dans la grande et populeuse cité remplie d'armes et de soldats, mais vide d'approvisionnements. Marius surtout

s'attachait à lui couper les vivres. Déjà il avait jeté un pont de bateaux sur le Tibre et barrait la navigation : il s'empare d'Antium, de Lanuvium, d'Aricie et d'autres lieux circonvoisins, ferme toutes les voies de terre, et se gorge à l'avance de sa vengeance, passant au fil de l'épée tous ceux qui lui résistent. Il ne laisse la vie sauve qu'à ceux qui trahissent et lui livrent leur cité. Bientôt les maladies contagieuses engendrées par la misère dévorent les masses armées entassées sous les murs de Rome : onze mille vétérans de Strabon, six mille soldats d'Octavius périssent. Et pourtant le Sénat ne désespère point : la mort subite de Strabon lui-même est tenue à événement heureux. Il ne fut point emporté par la peste, du moins on le croit ; un éclair l'aurait foudroyé dans sa tente : la foule, exaspérée contre lui pour tant de motifs, arracha son cadavre de dessus la bière et le traîna par les rues. Ce qui lui restait de troupes se réunit à celles d'Octavius. L'arrivée de Metellus et la mort de Strabon ayant rétabli l'égalité des forces, l'armée gouvernementale se prépara à combattre les insurgés au pied du mont Albain. Mais les esprits des soldats de Rome étaient ébranlés ; et quand ils virent Cinna marcher à eux, ils l'acclamèrent comme s'il eût encore été leur consul et leur général : Metellus crut prudent de ne point engager la mêlée ; les légions rentrèrent au camp. Les *Optimates* eux-mêmes hésitaient et se divisaient. Tandis que les uns, avec le consul Octavius, toujours inflexible dans son entêtement à courte vue, s'opposaient à toute concession, Metellus, plus habile soldat et politique plus sage, tentait un accommodement. Mais son entrevue avec Cinna ne fit qu'enflammer la colère des *ultras* des deux partis : Marius taxa Cinna de lâcheté, Octavius appela Metellus un traître. Quant aux soldats, inquiets, égarés, se méfiant, non sans raison, de l'incapacité d'Octavius, ils invitèrent Metellus à prendre le commandement ; et comme il s'y refusait, on les vit jeter leurs armes ou désertir en masse à l'ennemi. Dans

Mort
de Strabon.

Le gouvernement
hésite.

Rome, le peuple, sous l'aiguillon de la souffrance, se montrait chaque jour plus indocile. Le héraut de Cinna ayant promis la liberté aux esclaves transfuges, les esclaves passèrent en foule de la ville dans le camp ennemi. Et pendant ce temps, Octavius s'opposait à un projet de sénatus-consulte affranchissant tous ceux qui s'enrôleraient. Il n'était que trop manifeste que le gouvernement régulier avait le dessous, et qu'il ne lui restait plus, si encore la chose était possible, qu'à entrer en composition avec les chefs des bandes assiégeantes, comme fait le voyageur trop faible avec les chefs de brigands. On renvoya à Cinna des parlementaires, mais qui élevèrent des difficultés, et pendant les pourparlers Cinna fit camper son armée devant les portes. A ce moment sortit un tel flot de déserteurs qu'il n'y eut plus de place pour discuter les conditions, et que le Sénat, se soumettant à merci au consul exilé par lui, le supplia seulement d'épargner le sang de ses concitoyens. Cinna le promit, sans vouloir s'y engager sous serment. Marius à ses côtés avait assisté, sombre et muet, aux conférences.

Rome capitale.

Les portes de Rome s'ouvrirent. Le consul entra avec ses légions : mais Marius, affectant ironiquement le souvenir de la loi qui l'avait frappé, se refusa à mettre le pied dans la ville, avant qu'une autre loi le lui permit. Les comices se rassemblèrent en hâte pour voter sa réintégration. Il passa outre alors, et aussitôt commença le *régime de la terreur*. Il avait été décidé qu'on ne choisirait pas les victimes : qu'on tuerait en masse tous les notables du parti aristocratique ; que leurs biens seraient confisqués. Les portes de la ville se referment ; et, durant cinq jours et cinq nuits, le massacre se prolonge sans paix ni trêve. Quelques-uns s'étaient enfuis ou avaient été oubliés : on les recherche et on les tue chaque jour : la chasse de sang s'étend ensuite pendant des mois sur toute l'Italie. Le consul Gnaeus Octavius périt le premier. Fidèle à la maxime qu'il avait souvent à la

Marius
et la terreur.

bouche, aimant mieux perdre la vie que de fléchir devant des criminels hors la loi, il refuse encore de s'échapper, et vêtu des insignes de sa charge, il attend sur le Janicule l'assassin, qui accourt sans délai. En ces jours périrent

90 av. J. C. *Lucius Cæsar* (consul en 664), l'illustre vainqueur d'Acerræ (p. 217) : Gaius, son frère, dont l'ambition malvenue avait évoqué les tumultes sulpiciens (p. 239), orateur et poète distingué d'ailleurs, par-dessus tout homme sociable et aimable : *Marcus Antonius* (consul en 655), sans conteste le premier avocat de son temps, depuis que *Lucius Crassus* était mort : *Publius Crassus* (consul en 657), qui avait honorablement commandé dans les guerres d'Espagne et sociale, et même pendant le siège de Rome : enfin, une multitude d'hommes considérables du parti du gouvernement, et parmi eux les riches surtout, particulièrement recherchés par les séides cupides de Marius et de Cinna. Énumérons d'autres morts plus lamentables encore, celle de *Lucius Merula*, qui avait, contre son propre gré, succédé à Cinna : accusé pour ce crime, et cité devant les comices, il devança l'inévitable condamnation, s'ouvrit les veines, et rendit l'âme devant l'autel de Jupiter, dont il était le prêtre, après avoir déposé les bandelettes sacrées, comme le voulait la règle pieuse imposée à tout flamme à l'heure de la mort : celle de

102. *Quintus Catulus* (consul en 652), jadis, à l'heure glorieuse de la victoire et du triomphe, le compagnon de ce même Marius, qui aux supplications des proches de son ancien collègue n'a répondu que par des monosyllabes cruels : « Il faut qu'il meure ! » C'est Marius, en effet, qui a voulu l'horrible hécatombe ! C'est lui qui a désigné les victimes et les bourreaux. Il n'y eut de forme de procès qu'en des cas très-rares, pour *Merula*, pour *Catulus*. D'ordinaire, un regard, le silence même envers ceux qui le saluaient, était un arrêt, un arrêt exécuté sur l'heure : ses victimes à terre, la vengeance de Marius n'était point encore assouvie : il défendit de leur faire des funérailles. Par son

Derniers jours
de Marius.

ordre, — Sylla l'avait précédé dans cette voie funeste, — on cloua sur la tribune, au Forum, les têtes des sénateurs suppliciés : de nombreux cadavres restèrent gisants sur la place publique ; et celui de *Gaius Cæsar*, traîné devant le tombeau de *Quintus Varius*, dont il avait été l'accusateur, sans doute (p. 223), y fut de nouveau percé de coups. Enfin, on vit l'odieux vieillard embrasser publiquement l'assassin qui lui apportait, pendant qu'il était à table, la tête d'*Antonius*. Il avait fait chercher celui-ci dans la retraite où il se tenait caché. On avait eu quelque peine à l'empêcher de l'aller tuer lui-même. Ses légions d'esclaves, et surtout une bande d'*Ardyæens* (p. 433) lui servaient de suppôts, et dans ces sanglantes saturnales ne se faisaient point faute de fêter leur liberté nouvelle par le pillage des maisons de leurs anciens maîtres, tuant et souillant tous ceux qu'ils y trouvaient. Les fureurs de *Marius* désespéraient ses compagnons. *Sertorius* conjura le consul d'y mettre à tout prix un terme : *Cinna* lui-même était épouvanté. Mais la démence, en de tels temps est, elle aussi, une puissance : on se précipite dans l'abîme pour se sauver du vertige. Ce n'était d'ailleurs pas chose facile que de lier les bras à *Marius* et à ses bandes ; et *Cinna*, loin d'en avoir le courage, se donna le vieux général pour collègue dans le consulat de l'année suivante. A ce régime de sang, les plus modérés parmi les vainqueurs se sentaient paralysés tout autant que les hommes du parti vaincu. Seuls, les capitalistes voyaient sans trop de peine les fiers oligarques humiliés enfin sous le poids de cette main étrangère ! Et puis, de toutes les confiscations, de toutes les ventes à l'encan, la meilleure part ne leur arrivait-elle pas ? De là le surnom de « coupeurs de bourse »¹, qui leur fut donné par le peuple.

A l'auteur de tous ces maux, au vieux *Marius*, les

¹ [Equester ordo pro Cinnanis partibus contra Sullam steterat, multas que pecunias abstulerant : ex quo saccularii erant appellati... — *Ascon. ad Cicer. tog. cand.*, p. 90, Orelli.]

destins avaient accordé les deux vœux qu'il avait formés. Ils lui donnaient de se venger de toute la cohorte noble qui avait terni ses victoires et empoisonné ses défaites : aux coups d'épingle il avait répondu par des coups de poignard. Au commencement de l'année qui suivit, il revêtit une fois encore la magistrature suprême, accomplissant son rêve d'un septième consulat, rêve promis par l'oracle, et qu'il poursuivait depuis tantôt treize ans. Tout ce qu'il avait voulu, les Dieux le lui laissaient prendre : mais en ce jour aussi, selon la loi d'une ironie fatale, et comme aux temps de la légende antique, la mort allait l'enlever au milieu même de ses souhaits comblés. L'honneur de son pays, durant son premier consulat, il en avait été le jouet durant sa sixième magistrature : consul pour la septième fois, il était là, maudit de tous les partis, chargé de la haine de tout un peuple, lui, l'homme loyal, l'homme habile et intègre des débuts : désormais, le chef ignominieux et en démence d'une hideuse bande d'assassins ! Il ne fut pas sans le sentir. Ses jours se passaient dans l'ivresse de ses fureurs, les nuits dans les insomnies : il se mit à boire pour oublier.

Mort de Marius.

Puis survint une fièvre violente qui, sept jours durant, le tint alité : dans son délire de malade, il livrait en Asie-Mineure les batailles et récoltait les lauriers promis à Sylla ; puis, le 13 janvier 668, il n'était plus. Il mourait à soixante-dix ans, dans son lit, en pleine possession de ce qu'il avait appelé la puissance et les honneurs ! Mais la Némésis est multiple ; elle ne venge pas toujours le sang par le sang. N'était-ce point une juste rétribution déjà, qu'à la nouvelle de la mort du *sauveur fameux du peuple*, Rome et l'Italie se prissent à respirer, plus soulagées qu'elles ne l'avaient été jadis à la nouvelle de la victoire des Champs Raudiques ?

Quoi qu'il en soit, plus d'un événement survint après lui, qui rappelait ces temps néfastes : on vit Gaius Fimbria, lequel plus que nul autre avait trempé ses mains dans les

tueries de Marius, au milieu même des funérailles du consul, tenter un assassinat sur un personnage illustre, respecté de tous, épargné par Marius lui-même, sur le suprême pontife *Quintus Scævola* (consul en 659). Comme Scævola guérit de sa blessure, il osa l'accuser en forme de crime, disait-il par une plaisanterie éhontée, de n'avoir pas voulu se laisser tuer. Mais Sertorius rassembla un jour les bandits marianiens, sous prétexte d'acquitter leur solde : puis les ayant entourés avec des soldats celtes dont il était sûr, il les tailla tous en pièces, au nombre de quatre mille au moins.

95 av. J.-C.

Avec la terreur était venue la tyrannie. Cinna resta quatre années consécutives à la tête de l'État, en qualité de consul (667-670), se nommant régulièrement lui-même, lui et ses collègues, sans le vote du peuple : il semblait vraiment que les démocrates tinsent en mépris et repoussassent à toujours les comices souverains. Jamais homme du parti populaire, avant ou depuis Cinna, n'a exercé le pouvoir absolu aussi complètement et aussi longtemps que lui en Italie et dans la plupart des provinces : il n'en est point non plus dont l'administration soit restée aussi nulle et sans but. Naturellement on reprit la loi proposée jadis par Sulpicius, et plus tard par Cinna lui-même, et qui assurait l'égalité du vote entre les nouveaux citoyens, les affranchis et les citoyens anciens : elle fut, par un sénatus-consulte exprès, confirmée et mise en vigueur (670). On nomma des censeurs (668) chargés de répartir tous les Italiens dans les trente-cinq tribus : et par un retour étrange, en l'absence de candidats idoines, Philippus fut nommé censeur, lui le consul de 663 et l'auteur principal de l'échec de Drusus, alors que celui-ci avait voulu donner le vote aux Italiens (p. 189). Il lui appartenait aujourd'hui de les inscrire sur les rôles du cens ! Quant aux institutions réactionnaires fondées par Sylla en 666, on pense bien qu'elles furent supprimées. On fit tout pour plaire au prolétariat : c'est ainsi qu'alors disparurent,

Cinna gouverne.

87-84.

84. 86.

91.

88.

83 av. J.-C.

je pense, les restrictions apportées, peu d'années avant, aux distributions de céréales (p. 210); que, sur la motion du tribun du peuple *Marcus Junius Brutus*, on commença au printemps de 674 la fondation d'une colonie à Capoue, selon les plans de Gaius Gracchus; et qu'une loi sur le crédit, dont l'auteur était *Lucius Valerius Flaccus le Jeune*, ramena toutes les créances à la quatrième partie de leur valeur nominale, annulant les trois autres quarts à la décharge du débiteur. Mais ces lois, les seules touchant à la constitution qui aient été promulguées durant le règne de Cinna, elles étaient toutes dictées sous la pression du moment; et ce qu'il y a de plus déplorable dans cette catastrophe de la politique romaine, c'est qu'au lieu d'appartenir à un système quelconque, si pauvre qu'il fût, elles étaient promulguées au hasard et sans plan suivi. On caressait le peuple et, à la même heure, on le blessait inutilement, en affichant un dédain insensé pour la régularité constitutionnelle des élections. On aurait pu trouver un point d'appui chez les financiers, et on leur infligeait la plus sensible blessure par la loi du crédit. Les états les plus solides du régime, même sans rien faire, on les avait dans les nouveaux citoyens: on accepta volontiers leur assistance; mais en même temps on ne songea pas à régler définitivement la condition étrange des Samnites qui, citoyens romains de nom désormais, n'en revendiquaient pas moins tout haut leur indépendance particulière comme le seul but et le prix de tant de combats, et entendaient la défendre contre tous et un chacun. Après avoir traqué et tué les plus notables sénateurs comme des animaux atteints de la rage, on n'avait rien fait pour ramener le Sénat à l'intérêt du gouvernement ou, tout ou moins, pour lui inspirer un effroi durable, en sorte que le gouvernement lui-même n'était rien moins que sûr de vivre. Ce n'était point ainsi que Gaius Gracchus avait compris la ruine de l'oligarchie: jamais il n'eût toléré que le maître nouveau du pouvoir, sur son trône édifié de ses mains, se comportât à l'instar

d'un roi fainéant. Après tout, Cinna avait été poussé à ces hauteurs, non par la force de sa volonté, mais par le pur hasard: comment s'étonner de le voir demeurer là, à la place où l'avait jeté le flot de la tempête révolutionnaire, jusqu'au jour où un autre flot le viendrait reprendre?

Cette même alliance de la force à qui rien ne résiste, avec la complète impuissance et l'incapacité, chez les meneurs, se manifeste dans la guerre que fait à l'oligarchie le pouvoir révolutionnaire; et pourtant c'est de là que dépend son existence. En Italie, il est maître absolu de la situation. Parmi les anciens citoyens, beaucoup penchaient pour la démocratie: le plus grand nombre, l'armée des gens d'ordre, tout en détestant les horreurs de la tyrannie de Marius, ne voyaient dans une restauration oligarchique que l'avènement d'un second règne de la terreur au profit de l'autre parti. L'impression des forfaits de 667 n'avait pas laissé de traces relativement profondes dans la nation prise en masse, parce qu'ils n'avaient guère atteint que l'aristocratie de Rome, et parce que, durant les trois années qui suivirent, un gouvernement calme et tolérable avait en quelque sorte effacé de cuisants souvenirs. Et quant aux citoyens nouveaux, formant au moins le cinquième des Italiques, s'ils n'étaient point partisans décidés du régime actuel, ils n'en détestaient pas moins l'oligarchie. Comme l'Italie, la plupart des provinces, la Sicile, la Sardaigne, les deux Gaules, les deux Espagnes, acceptaient volontiers l'état de choses. En Afrique, Quintus Metellus, heureusement échappé au poignard, tenta de conserver la province aux *Optimates*; il vit venir à lui Marcus Crassus, le plus jeune fils de Publius Crassus, cette victime de la proscription de Marius, et qui lui amena d'Espagne une troupe de renfort. Mais bientôt, la division s'étant mise entre eux, ils durent céder la place au préteur des révolutionnaires, *Gaius Fabius Hadrianus*. L'Asie était dans les mains de Mithridate: l'oligarchie, partout condamnée et abattue, n'avait plus pour dernier asile que la province de Macé-

Cinna et Sylla.

L'Italie
et les provinces
favorables
au gouvernement
actuel.

87 av. J.-C.